

Narbekange

par le chanoine André VAILLANT

L'histoire dans la mémoire populaire

Dans un livre passionnant intitulé *Brunchilde, la première Reine de France*, Roger-Xavier Lantéri rapporte qu'à Royaumeix, village du Toulouais-nord, le souvenir de cette reine subsiste encore dans la mémoire populaire. Dans sa robe - juste au-dessous du genou - Brunchilde se promène dans la forêt et la campagne. Les paysans locaux la racontent encore, par on ne sait quelle tradition, à la fin du XX^{ème} siècle (témoignage de l'auteur). D'ailleurs, son souvenir, disent-ils, est célébré dans le nom de la forêt, *Forêt de la Reine*, et dans celui, francisé, de l'étang, *la Grande Brunnessaux*.

Royaumeix est à une douzaine de kilomètres au nord de Toul. A même distance de cette très ancienne capitale des Leuques, mais au sud, cette fois, à Bulligny, le village a conservé, aussi, mémoire de cette même reine. Mais à l'opposé, ce n'est plus du bucolique, c'est du dramatique. On dit que sur le territoire de la commune, il y eut cruelle bataille.

À vrai dire, le nom de Brunchaut - c'est le nom le plus souvent convenu - ne subsistait plus que dans quelques rares mémoires. La référence la plus générale était le terme vague de *avant Charlemagne*. Ce n'est pas étonnant car, chacun le sait, le peuple articule ses références historiques autour des

figures les plus marquantes, et Charlemagne en est une des plus privilégiées. Pour mon père, cependant, cet *avant Charlemagne* était bien spécifié. Il s'agissait bien de Brunchaut. Plus précis encore! La cause de la bataille, je cite les paroles de mon père, contre *ses Leux révoltés*. Cette communication ne pouvait que frapper l'imagination d'un enfant du pays. De plus, le mot *Leux* ne pouvait que faire demander une explication. On peut dire *Leux* ou *Leudes* m'a-t-il répondu. Ça veut dire *ses Nobles*.

Et mon père a continué ses révélations. La bataille a eu lieu sur le plat de **Karwa**. **Karwa**! Ce vieux nom gaulois vient d'être assassiné par le géomètre du dernier relevé cadastral; il a écrit **Garou**. Mais, dans les années 1930, tout le monde disait encore **Karwa (Karouah)**. Ce lieu-dit se situe juste au-dessus du village, sous *la Calvine*, dans le coude de la *Grande Côte* qui mène au *Bois-Brûlé* et à la forêt. Un lieu attractif pour les escapades des gamins du village. Ce lieu-dit précis, ce plat, n'est pas une immensité. Nous imaginons mal qu'il puisse y avoir eu là une grande bataille. Et pourquoi sur ce replat d'une pente qui ne pouvait être un lieu de grand passage?

Mon père continuait : *Le Justin Verdelet y avait une vigne. Quand il l'a*

défoncée pour refaire de la terre il a retrouvé des épées et des armes. Il les a réenterrés! Il me l'a dit bien après... J'étais encore jeune. Je lui ai dit : Pourquoi que vous ne l'avez pas fait savoir? Il m'a répondu : Oh, elles étaient toutes rouillées. Elles n'avaient plus de valeur. En redisant cela, mon père imitait le ton trainard et faussement naïf de ce Justin Verdelet que nous connaissions comme un vieux du pays, un riche qui prêtait de l'argent, contre le travail, aux jeunes vigneronns qui s'installaient. A l'époque c'était une oeuvre difficile! Le village était surpeuplé, les terrains à vigne hors de prix..., et notre ancien craignait, sans doute, que la publication de ses trouvailles ne finisse par attirer l'attention des "antiquaires", très actifs à la fin du XIX^{ème} siècle. Ils auraient peut-être contrarié ses projets de replantation.

Voici donc des rapports très précis. Même si ce que j'écris n'avait pas d'autre suite que de livrer à l'écrit une mémoire, cela, je pense, mérite d'être fait.

A l'époque des déclarations de mon père, mon frère Marcel et moi avions été mis en appétit d'en savoir plus, un désir de recherche sur le terrain. Mais ces terrains ne nous appartenaient pas. Ils étaient encore cultivés pour une bonne part. Vint leur délaissement.

On pouvait, alors, les parcourir librement. En 1943 (si ma mémoire est bonne), nous parlons de cela à un amateur de recherches par la radiesthésie. Mais il n'était pas piocheur. On avait de la retenue..., si bien que les trois petits sondages opérés ne ramènent que quelques débris de rouille. Ensuite nous y allons seuls. Un

peu plus hardis, car j'ai "senti" un endroit précis sur le bord même du chemin, un creusement à 60 cm. de profondeur nous fait découvrir un lit de cendre de 7 cm. d'épaisseur et, dans ce lit, nous recueillons un peu plus de la moitié d'une boîte de masque à gaz (soit un bon litre) de nodules ferreux. Ils étaient bruns, gros comme de petites

noix... Nous avons fait parvenir la plus grosse partie à Monsieur Edouard Salin... Mais nous n'avons jamais eu de réponse. C'était au temps de l'occupation allemande. Ceux qui l'ont vécue peuvent comprendre beaucoup. Voilà pour la mémoire de Bulligny.

L'histoire dans nos livres.

Une bataille au temps de Brunehaut dans la région de Toul. Qu'en rapporte l'Histoire ? C'est un fait connu d'elle. Mais peu explicité.

Benoît Picard, dans son *Histoire de Toul*, page 118, n'en écrit que quelques lignes : *Théodoric II, roi de Bourgogne, prit le château de Nas et après cette conquête il remporta une victoire signalée sur son frère Théodebert, roi d'Austrasie, dans la champagne de Toul ; c'est-à-dire aux portes de la ville, où il y a de grandes prairies qu'on appelle encore aujourd'hui la champagne.*

Qui étaient donc ces deux rois ? L'un et l'autre sont petits-fils de Brunehaut. Cette reine, Wisigoth de naissance, a été mariée à un petit-fils de Clovis, en 566, du nom de Sighebert. Un ménage remarquable, monogame et fidèle, ce qui est cas rare dans l'histoire des rois francs, après celui de Clovis et Clotilde. Mais Sighebert est assassiné, en 575, par les émissaires de Frédégonde, alors qu'il vient de reconstruire, presque totalement, l'état du premier roi. Le ralliement est presque total ; il ne manque que quatre enclaves et, Gontran, chez les Burgondes, se conduit en ami. Après l'assassinat, le jeune Childebert reçoit la couronne... Souvre une histoire mouvementée... Mais la Bourgogne, elle-même, se donne à Childebert, par l'initiative de son roi (Traité d'Andelot) qui va mourir sans enfant. L'Etat est à son apogée quand, à la fin de l'hiver 596, Childebert et Failléouba, son

épouse, agonisent dans les transes et dans les râles, empoisonnés selon toute vraisemblance. Par qui ?

Comme le voulait la coutume franque, la vieille reine Brunehaut partage la gestion du royaume entre ses deux petits-fils qu'elle chaperonne. Elle-même a deux palais, l'un à Metz, l'autre à Châlons-sur-Saône. Théodebert dirigera depuis Metz. Mais il n'est pas fait pour être roi ; il va se laisser dominer par les grands du lieu, les *optimates*, les *meilleurs*, qui ne voient que leurs intérêts. Pour nombre d'historiens, il sera Thibert le simple (Thibert ou Théodebert sont le même roi).

Son frère Thierry, plus jeune d'un an et demi, est, à l'opposé, un conquérant, de femmes d'abord, puis de gloire militaire. Or, la reine a placé Toul et l'Alsace dans le lot de ce dernier. Privés de Toul, des Vosges, de la riche Alsace et des ouvertures sur le Sud de la Germanie, les Grands de Metz n'acceptent pas ce partage. Ils font inviter le roi de Châlons par Thibert le Simple, à une entrevue organisée à Seltz. Tout y est organisé pour être un véritable traquenard d'où Thierry ne sortira vivant qu'au prix d'énormes renonciations. C'était en 611 !

La terrible *faide* franque est en place, c'est-à-dire la vengeance sans merci. Rentré chez lui, le roi du sud mobilise toutes les forces possibles, non seulement celles des Burgondes, mais aussi celles des Alpes et au-delà,

des Provençaux et gens du Massif Central. A Metz, c'est l'appel aux Austrasiens du nord et de tous les Germains possibles. Deux armées formidables qui vont jouer le tout pour le tout.

612, Thierry se met en route vers le nord, à la tête, disent les historiens, d'une *marée humaine* ! On sait que les armées de l'époque pouvaient être considérables et l'on parle de batailles qui auraient laissé 30 000 morts sur le terrain, appréciation sans doute forcée par l'épopée mais qui ne détruit pas tout de l'ampleur des faits. Nous savons que l'armée de Thibert le Simple avait pris position à Toul et que celle de Thierry, rassemblée définitivement à Langres, n'avait pas pris le chemin du nord par la grande voie romaine Langres-Toul. Elle était montée sur Andelot, puis sur *Nas*, le Naix-aux-Forges d'aujourd'hui, au sud de Ligny-en-Barrois. La place était un ancien fort gaulois, un *dun*, fortifié par les Romains. Un véritable verrou à l'intersection d'une route du nord et de celle reliant Reims à Metz, par Toul. Ce *Nas* fut pris sans histoire. La suite de la marche vers l'est ne nous est pas connue... Mais on sait que la bataille de Toul fut terrible, *qu'une multitude d'hommes vaillants y a péri et que Thierry a taillé en pièces l'armée de son frère.*

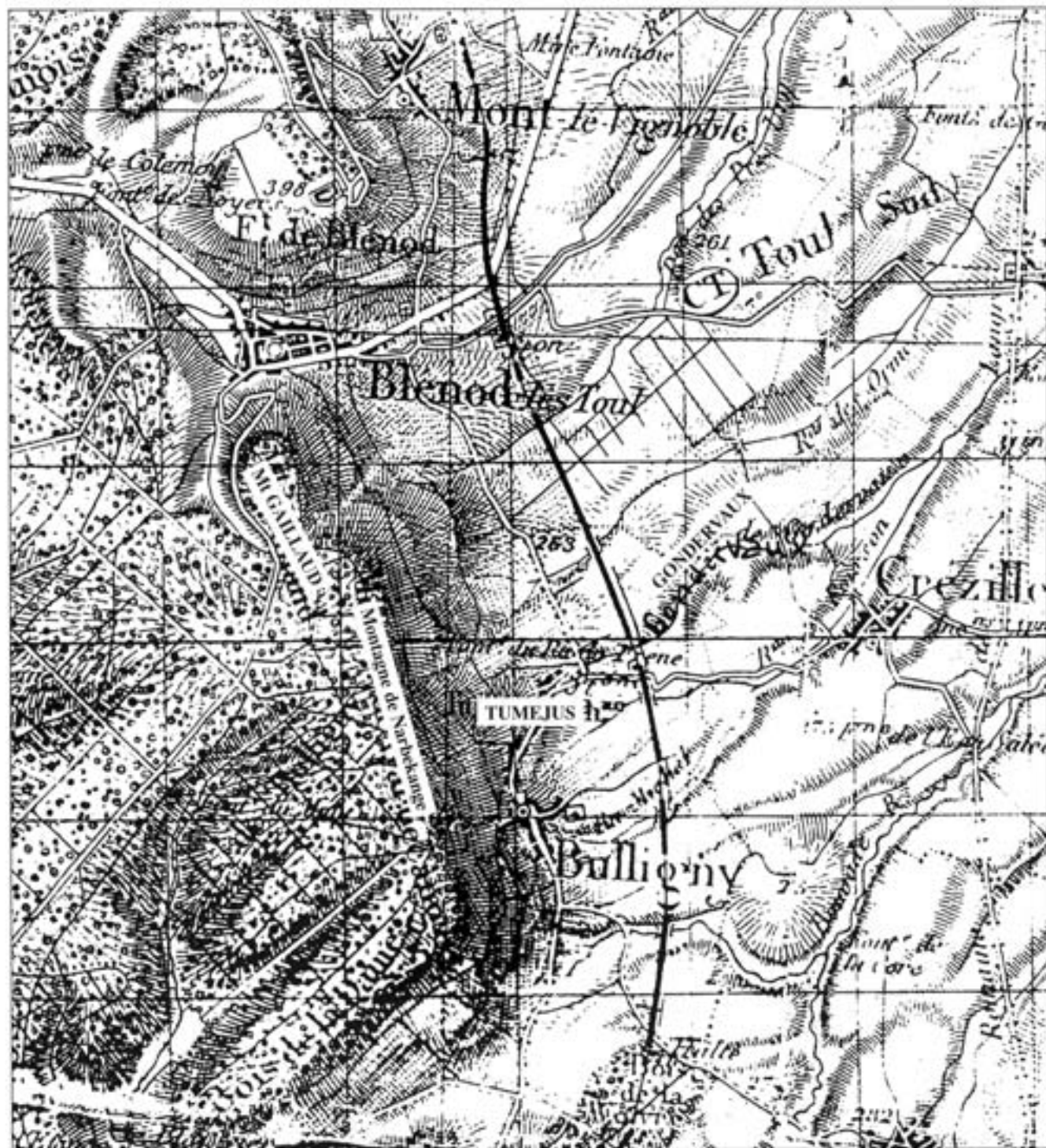
Pour compléter l'information, disons que le vainqueur a poursuivi le vaincu, a pris Scarppone et Metz, et a achevé la victoire près de Cologne à

Zulpich, lieu de la deuxième bataille de Tolbiac et que ce fut massacre immense. La reine est revenue à Metz, mais les Grands, qui ne lui avaient rien

pardonné depuis longtemps, n'attendent que l'occasion pour s'en défaire. Elle ne tardera pas. Par ailleurs, une nouvelle force naît qui prendra

figure dans la famille des Arnould et des Pépin. Voilà ce que dit l'histoire écrite sur les livres de nos bibliothèques.

L'histoire écrite sur le terrain



Des toponymes aux noms révélateurs.

Après avoir exploré l'histoire dans la mémoire populaire et l'histoire écrite dans nos livres, pouvons-nous espérer d'autres consignations des faits du passé? Peut-on recueillir, en d'autres lieux, des échos fragmentaires de notre histoire? Sur quoi se seraient-ils encore fixés?

M'est avis que la toponymie demeure un troisième gisement à peine abordé. En quelque chose, la toponymie pourrait se révéler une histoire mixte : celle inscrite sur le terrain par un peuple de tradition orale. Car le terrain c'est le livre des paysans. C'est en désignant des lieux, que les pères apprennent à leurs enfants l'histoire qu'ils doivent savoir pour être valablement leurs successeurs, pour conserver une culture parfois chèrement acquise... Les gens du pays disent, mais ils n'écrivent que rarement... D'autres s'en chargeront, à leur manière! C'est pourquoi le déchiffrement sera une oeuvre mixte, tout comme en a été la consignation.

Nombre de toponymes me semblent être des parchemins qu'il convient de traiter avec l'esprit des chartistes. Les lignes qui suivent sont écrites en vue de recherches en compréhension. Ce sont des hypothèses. Libre au lecteur d'en penser ce qu'il en jugera bon.

Voici, sur la bordure nord et nord-ouest du territoire de la commune de Bulligny, et débordant sur celui de Blénod-lès-Toul, nous pouvons découvrir toute une série de toponymes qui, à l'analyse, vont se révéler comme issus d'un tronc commun linguistique et comme se donnant la main pour décrire un même fait historique. Les voici : *Côte Gérard*, *Montagne de Narbekange*, *Lombardin*, *Haie le Siard*, *Gondervaux*, *Champ-Huant*, *Croix Nicole*. Evidemment, certains ont déjà cherché à expliquer le pourquoi de ces appellations. Nous allons le voir pour chacune d'elle.

Côte Gérard, l'explication est facile : un Monsieur Gérard a dû avoir là une propriété particulièrement remarquable.

Haie le Siard, idem : une haie sur la propriété de ce Monsieur. Et pourtant on n'a jamais connu quelqu'un de ce nom... Mais c'est si clair!

Champ-Huant, c'est un peu plus compliqué! Mais puisque c'est comme cela, il faut garder le nom sans plus... Jusqu'au jour où un chercheur de sens opinera que ce nom pourrait être une déformation de *chat-huhant*, c'est-à-dire du nom des hiboux qui nichaient dans les vieux moulins du finage voisin, dans ce lieu dit *Tréhémoulin*, mais à comprendre comme *Trois-Moulins*.

Pour **Gondervaux**, rien à dire. **Vaux** veut dire val. Quant au **Gonder**, près de Vaucouleurs, il y a le château de Gombervaux. C'est peut-être aussi un nom comme cela.

En ce qui concerne **Narbekange**, ce n'était pas du tout pareil. Le nom n'a cessé d'intriguer. Mais il se présentait comme intraitable, indéformable dans son étrangeté. Certes, beaucoup savaient que le **Kange** final sonnait comme tous les **Ange** et **Kange** de la Moselle, qu'il devait y avoir des raisons pour cela. Mais lesquelles? Et voici qu'un jour, un Monsieur Lecoy, professeur au Collège de France, un *grand* de Paris, écrit une longue lettre au maire de Bulligny (10 juillet 1953), une lettre demandant un avis personnel, prudent comme il se doit... L'analysant aujourd'hui avec recul, Monsieur Neige qui, à l'époque, était secrétaire de mairie, comprendra que Monsieur Lecoy travaillait la question de la geste de Garin le Lorrain, le vieux poème épique de la race guerrière locale au Haut moyen âge. Ce savant professeur cherchait à savoir si ce n'était pas en ce lieu de **Narbekange** que l'évêque de Verdun avait été trucidé par des

chevaliers d'un genre particulier. Le cas est résolu; **Narbekange** ne semble pas avoir de lien avec la mort du prélat.

Mais ce nom pourrait bien être une clé qui ouvrirait aussi la porte, pour la lecture des autres noms cités ci-avant. Ce **Narbekange** relève clairement du langage germanique. Pourrait-il en être de même pour les toponymes voisins?

Côte Gérard : le mot se révèle comme un composé de **Gari** qui veut dire le javelot et de l'adjectif **hard**, toujours actuel, qui veut dire fort, hardi, dur. **Côte Gérard** = un lieu où le javelot a été efficace.

Gondervaux : les germanistes savent que la première syllabe **gon** paraît dans nombre de noms propres francs et qu'elle apporte toujours l'idée du combat. Le sens du **der** découle de l'intonation et amène une idée de renforcement. Le **vau** final ne fait pas difficulté, c'est vallée, val. Ainsi compris, **Gondervaux** est perçu comme *le val d'un dur combat*.

Champ-Huant : le mot **champ** a bien des sens. Il désigne aussi bien une réalité agreste qu'un champ de bataille. C'est alors, très formellement, un lieu de duel, d'affrontement, de compétition, de sang versé au champ d'honneur. On y fait des championnats, on en sort vaincu ou champion. Dans le cas de ce lieu-dit qui jouxte Gondervaux, on se sent invité à ce sens. **Huant** subit la même attraction et relève de la même logique. **Hu**, au Moyen-Âge, revêtait le sens de cri de guerre. **Hua** a été le nom des oiseaux chasseurs: *Hue*, *Huance* avaient lien avec la même idée de bruit de chasse et de combat. Les deux mots s'associent clairement pour faire de ce toponyme: *le champ du cri de guerre*. Il n'est pas d'autres lieux dans le territoire, fait partout de champs, où l'on voit apparaître ce mot. Il a fallu une raison particulière en ce lieu précis pour être dit un **Champ**.

Haie le Siard. C'est le résultat d'une recherche de francisation aussi honnête que possible, encore écrit **Haye Siard**, sur un acte de l'an IX. Nous retrouvons la même finale **Hard** conservée en *Côte Gérard*. Avec un son qui était encore senti pour le **d** final. Quant à **Haisi**, c'est le nom germanique du fourré forestier, **Haisi-hard** = *le dur fourré*. Ce lieu, en effet, se situe, très exactement, en bordure d'une forêt de la Woëvre qui n'a été mise en culture qu'entre 1834 et 1840. Au temps de Brunehilde, elle était bien présente. Mais pourquoi évoquer une dureté en ce lieu? On pense à la signification **Côte Gérard** - *côte où le javelot a parlé*, d'autant plus facilement que les eaux qui découlent de ces lieux grossiront et formeront le ruisseau de **Gondervaux**, *le val du rude combat adjacent*.

Montagne de Narbekange: elle domine tous ces lieux. Mais pourquoi lui a-t-on donné le titre de *montagne* alors qu'elle n'est pas plus élevée que les sommets arasés voisins et attenants, sinon pour la distinguer par des raisons particulières. Ces raisons, nous les trouvons dans ce **Narbekange**, ce mot germanique qui dit *la demeure de la blessure, plus exactement de la cicatrice*. Voici encore l'évocation du sang, le sang d'une blessure fratricide, le sang d'un blessure qui est aussi d'ordre moral. Le sang d'une maison blessée : celle de Brunehilde s'il en est une ?

On pourrait peut-être adjoindre trois autres noms de lieux-dits mais avec retenue.

Lombardin, à deux conditions, a) qu'il y ait eu des Lombards dans l'engagement.

b) que le **Din**, connu comme ayant le sens du **don** guerrier, ne soit pris que dans le sens de fait d'armes.

Croix Nicole pourrait se lire comme *Croix de la Victoire*. Son emplacement, sous la butte de la

chapelle, est aujourd'hui *Sous la Croix*. De croix, il y en eut peut-être. De **Nicole**? Il faudrait savoir ce qu'il en fut parmi les noms de famille. Il y eut des Nicolas; il ne semble pas qu'il y eut des Nicole au village. L'hypothèse de la déformation de Nicolas en Nicole n'évacue pas l'autre, celle où croix fut mise pour mémoire. C'est rituel, habituel. **Nike** dit victoire en Grec... et dans la liturgie, largement pratiquée dans les temps anciens.

Enfin. Est-ce trop d'audace ? Tout cela se serait passé *sous Tumejus*. Ce nom mystérieux pourrait-il trouver ici l'explication de son sens? A l'encontre, l'écrit de Benoît Picard (fin du XVII^{ème} s.) permet-il de soutenir ce qui précède? Il rapporte que l'engagement eut lieu *dans la champagne de Toul* et il ajoute : *c'est-à-dire aux portes de la ville où il y a de grandes prairies qu'on appelle encore aujourd'hui la Champagne*.

Son assertion semble supposer que le mot **Champagne** se disait déjà ainsi, au temps de Brunehaut, ce qui n'est pas, ni en francique, ni en gaulois. C'est un mot assez tardif, venu de l'italien **campagna** qui dérive lui-même du latin **campania** = *la plaine* (latin populaire du X^{ème} siècle).

L'expression **champagne** est reprise dans de nombreux toponymes de terroir. Mais ces lieux-dits communaux sont, tous, des endroits de superficie trop restreinte pour être champs de bataille dans lesquels ont évolué des dizaines de milliers de combattants, non seulement fantassins, mais aussi cavaliers. Il s'agissait de forces considérables, d'une *marée humaine* comme on l'a dit ci-avant.

Ce que nous savons des batailles franques de ce temps, postule de grandes surfaces d'évolution. Après Toul, il y aura Zulpich II, dont le combat s'étendra jusqu'aux portes de Cologne, c'est-à-dire sur des dizaines de kilomètres.

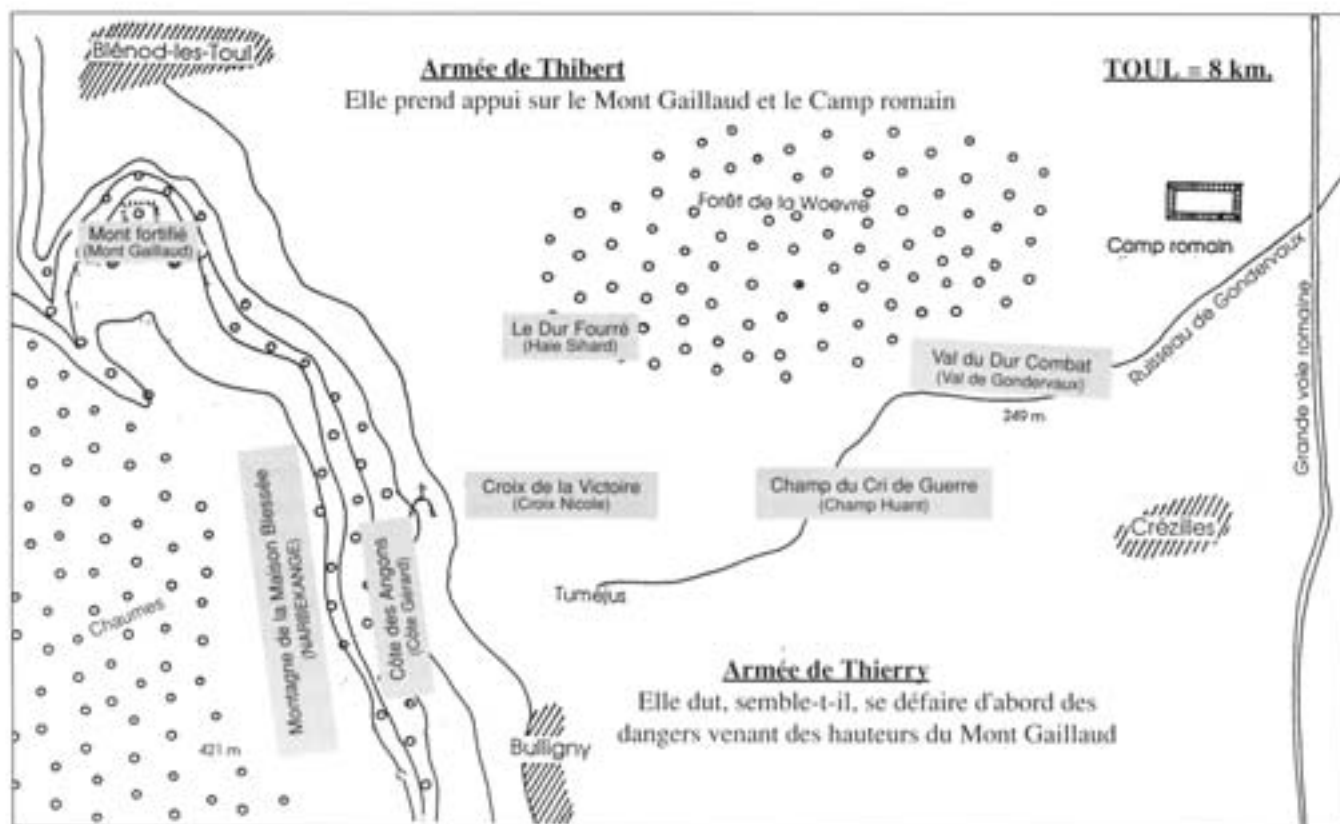
De même l'expression *aux portes de la ville* ne doit pas faire illusion. Elle est différente de *sous les murailles*, qui était l'expression admise pour désigner un combat très rapproché d'une ville fortifiée et défendue comme telle. *Aux portes* est une acception assez large, un peu comme lorsque l'on dit que les armées allemandes s'approchaient des portes de Paris, en 1914, et de Moscou, en 1942-43. *Aux portes* semble bien vouloir signifier que cette grande bataille, commencée dans la campagne toulouise, s'est terminée près de la ville qui, en elle-même, ne fut pas défendue (il en fut ainsi pour la bataille de Toul, en 1940, à la différence de celle de 1870). Reste encore à expliquer comment l'engagement aurait pu avoir lieu au sud de Toul, alors que l'histoire nous apprend que les troupes de Thierry avaient pris *Nas*, carrément à l'ouest.

Au fait, ce lieu-dit *Champagne de Toul* est particulièrement connu. Il paraît au cadastre du début du XIX^{ème} siècle. C'est un morceau de terroir situé au nord-est de la ville, proche du faubourg Saint-Mansuy. C'est une bande de prairies, allongée entre les pentes du *Taconnet* et une Moselle méandreuse à cet endroit. Cette bande est traversée aujourd'hui par la liaison routière appelée *la Queue du Châ*.

Du point de vue géographique, il ne paraît pas vraisemblable qu'une grande bataille ait pu tenir sur une si petite surface. Du point de vue militaire et historique, c'est encore moins vraisemblable, en raison de l'emplacement au nord-ouest de la ville qu'il fallait défendre, en contrant des troupes venant du sud et de l'ouest, et en raison de lieux qui plaçaient les troupes messines dans la position la plus mauvaise qui soit, au pied d'une pente, dos à la rivière, sur un lieu qui ne conduit nulle part. Il put y avoir bataille en ce lieu mais ce ne put être que dernière escarmouche, pour couvrir une armée en débandade.

BULLIGNY, environ 2 km.

NARBEEKANGE



LE MONT GAILLAUD

BLENOD-LES-TOUL



Les fossés.

Après bien des siècles d'intempéries qui les ont en partie comblés, les fossés qui coupaient l'éperon du Mont Gaillaud sont encore remarquables. La forêt les envahit maintenant.



Les escaliers.

Une interminable rampe, faite de dalles posées à même le sol, permet de gravir, plus facilement, la pente raide vers le lieu fortifié.

30

Sans offenser Benoît Picard, qui dit clairement regretter ne pas avoir suffisamment de documents historiques à sa disposition, on peut penser qu'il a pu compenser en utilisant, à sa façon, le mot **Champagne**. Dom Calmet, pour son compte, se tient dans les limites de la chronique dite de *Frédégair*, seul document connu ; il dit près de Toul.

Si donc, les raisons militaires dissuadent de situer, en ces lieux, la bataille importante et décisive, elles plaident, par contre, pour aller à sa recherche vers l'ouest ou le sud. C'est-à-dire en couverture de Toul, sur ses

accès par des troupes venant de ces directions.

Qu'en est-il donc des chemins d'accès de Nas à Toul? Les voies romaines nous sont connues. On en trouve même des bribes répertoriées sur nos cartes modernes I.G.N. Deux aboutissent dans le petit village d'Ourches, situé sur la Meuse entre Vaucouleurs et Pagny-sur-Meuse. On suit la voie du nord, depuis Void. Dans le village, on l'appelle *route de Naïve*; mais s'agit-il du **Naïve** historique? Celle du sud-ouest paraît, le plus vraisemblable *chemin du Nas* qui nous intéresse.

Comment se faisait la traversée de la Meuse? Pont ou gué? Un peu en aval de Vaucouleurs, à Tusey, on peut repérer un certain *Gué des Boeufs* qui a toute chance d'être le **Gadior** (le grand gué) de la Chronique Australe.

Face à Ourches, la rive de la Meuse est dominée, de 150 mètres, par une échine calcaire qui s'élève jusqu'à 398 mètres. La chapelle historique de Massey a été construite sur ces pentes. Jeanne d'Arc y est venue en pèlerinage. Ces *Montants* devant Ourches devaient être contournés par les grandes voies, quoique gravis par de petits chemins. Le contournement nord passait par *Longor Vicus*, village aujourd'hui détruit. A Pagny-sur-Meuse on trouvait l'axe de l'actuelle R.N.4. À hauteur de Lay-Saint-Remi, on rencontrait l'extrémité du *Val de L'Ane* qui faisait franchir, sans montée, le seuil de Foug. Les Romains avaient déjà établi une villa en ce célèbre val. Elle fut fortifiée. Elle devint maison royale, connue sous le nom de Savonnière. Deux conciles s'y tinrent, en 859 et 882. Charlemagne en avait fait une de ses demeures préférées. Trois rois francs y étaient venus s'y réconcilier. Ses fortifications étaient devenues si importantes qu'avec ses débris, le duc de Bar, Henri II, put réédifier bonne part de son château de Foug, en 1215. Tout porte donc à croire que ces lieux historiques, facilement verrouillables, devaient être soigneusement gardés par les forces de Théodebert.

Au sud des *Montants d'Ourches*, qui finissent à Saint-Germain, s'offre un autre passage, non moins historique. Voici les deux Rigny. Le plus grand, sur la Meuse, est **Rigny-la-Salle** qui dit, par son nom même, son passé de *Maison Royale de Rencontre* (ainsi s'exprimait-on chez les Francs). Le plus petit, dit aujourd'hui Rigny-Saint-Martin, conserve dans ses noms de rue: *Voie Romaine*. Il est à l'ouverture du défilé qui conduit à Blénod-lès-Toul, par la *vallée du Colmois*.

Cette vallée en coupe une autre qui, malgré quelques dénivellations, conduit vers le nord, à Savonnières. Au lieu de la coupure, une Maison Royale encore, appelée *des Quatre Vaux*, maison de chasse importante, élevée au niveau de palais. Une mémoire locale, invérifiable, prétend qu'il y fut signé le premier partage de l'empire de Charlemagne. Ce qui est historiquement certain, c'est que, en 1299, le roi Philippe le Bel et l'empereur du Saint-Empire, Albert 1^{er}, s'y rencontrèrent, en grand apparat, pour arranger mariage et définir frontières.

La route départementale 960 a remplacé le chemin qui conduit à Blénod. Ce bourg très ancien gardait l'entrée est du passage en le surveillant du *Mont Galliaud*, nom à rapprocher de *Mont Gaillard* c'est-à-dire fortifié, ce qui fut, de fait, dès les temps immémoriaux, puis romains. Forteresse détruite dont les pierres furent employées à la construction du *Château-du-Bas* et de l'église. Les Romains eurent un temple d'Apollon à

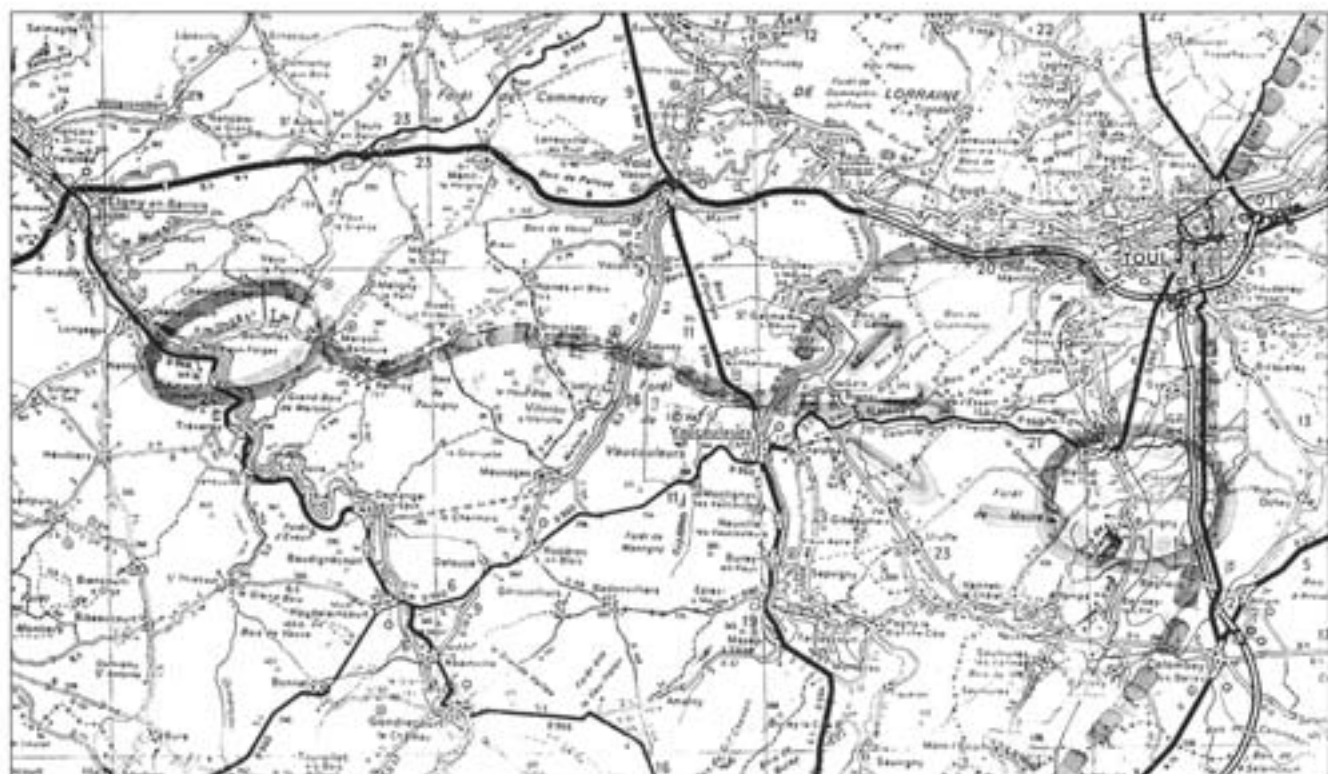
Blénod et un camp, dans la plaine, vers la grande voie Lyon-Trèves (En ce qui concerne ce camp romain, cf. *Notice sur Blénod-lès-Toul*, 1843, par l'abbé Guillaume, p. 74-75).

Aujourd'hui, on va de Vaucouleurs à Toul, par la 940 et Blénod. Mais, avant cette création de 1840, la route passait par les hauteurs du massif forestier, en ligne presque directe, de Rigny à Choley. Dans ce village, on l'appelle encore l'ancienne route. De Choley, elle gagnait Toul, toute droite, sur le *Plateau de la Justice*. Le cadastre de 1840 lui donne encore le nom de *Route de Vaucouleurs*.

Passé la Meuse, l'armée de Thierry avait donc à savoir utiliser la diversité des accès à Toul. L'histoire ne nous a pas rapporté quel choix fut fait, mais elle permet de l'imaginer. Hypothèse certes, mais non sans fondement. L'année précédente, Thierry avait failli périr, avec ses 10000 hommes, dans un traquenard tendu par Théodebert à Seltz. Il savait qu'il devait

ruser. D'abord acheter son cousin Chlotaire, roi de Neustrie. Ce qu'il fit, en lui promettant le territoire du Dentelin, s'il restait neutre pendant son opération de vengeance contre Théodebert. Mais quelle confiance pouvaient se faire, réciproquement, ces rois barbares dans les cours desquels se tramaient, à l'occasion, toutes les trahisons? Prudent, Thierry avait d'abord pris soin de couper la route de Reims en occupant le verrou de **Nas-Boviole**. Il faisait coup double. Tout en assurant ses arrières, et en arrivant, en principe, par l'ouest, il obligeait le roi de Metz à garder, en force, les accès de l'ouest au prix d'un délestage sur les accès par la grande voie du sud.

Tout semble indiquer qu'il ajouta une habileté supplémentaire : celle d'une diversion de plus. Cela lui était possible. En effet, les gués de *Tusey-Rigny* permettent le choix entre deux vallées : soit celle des *Quatre-Vaux*, soit celle de *l'Aroffe*, dite aussi de *Vannes-le-Châtel*. Pendant qu'un petit nombre de guerriers amuserait



les forces messines sur les voies de l'ouest, il pouvait déplacer, vers le sud, le principal de son armée et prendre son frère à revers.

Ainsi tout s'expliquerait sur les raisons du combat, sur les territoires de Bulligny-Blénod, et sur la victoire du meilleur stratège sur des forces, peut-être supérieures, mais dispersées et désorganisées.

J'ajoute que Monsieur Roger-Xavier Lanteri, excellent auteur de Brunchilde, première reine de France et bon connaisseur de notre région, souscrit à cette hypothèse que je lui avais présentée. Dans une lettre personnelle, datée du 10 Juillet 1996, il m'écrit : *C'est par habileté que Thierry, au lieu de foncer sur Toul est allé s'emparer de Naix, puis, se rabattant sur Toul a pris son frère de revers.* Approbateur de poids.

Le gros de la bataille aurait donc eu lieu en plaine. Alors pourquoi le souvenir s'est-il accroché à la côte : en Karwah, en Côte Gérard, en Narbekange?

On peut évoquer deux raisons. Une, psychologique, la tradition vigneronne. Elle est attachée à la côte et elle est plutôt méconnaissante (voire méprisante) de la plaine. L'autre, celle des faits, dans l'hypothèse que la toponymie en serait conservatrice de mémoire. Dans les faits, l'armée de Thierry a dû faire plus que s'infiltrer vers la voie du sud par la trouée de Vannes; elle a dû, aussi, envahir le massif forestier de *Meine*, pour déboucher sur les hauts dominant la plaine, hauts qui, à l'époque, étaient des lieux dénudés et de pâturages, comme le sont, encore, les hauts de Domgermain et d'Ecrouves (Charmes-la-Côte doit son nom au fait qu'il fut une chaume, à l'époque). Ainsi était le *Mont Galliaud* qui verrouillait le défilé de Blénod. L'attaquer de revers, obliger sa garnison à sortir pour une rencontre sur terrain découvert, était bien pensé. Alors s'explique le combat sur les hauts. Combat au javelot et de sanglants corps à corps. **Narbekange** = *combat fratricide, combat de la Maison Blessée.*

Cette colline arasée devient *Montagne*, comme il convient dans les chansons de geste. Comme telle, elle perdure encore sur nos cartes. Cette montagne consacra le souvenir du sang versé, plus abondant encore, dans la plaine, au champ du cri de guerre, au ruisseau du fort combat, à la traque de l'épais taillis... Le vainqueur pourra ériger un mémorial, sur un ressaut des pentes de **Narbekange**. Il deviendra la *Croix Victorieuse* et, 1000 ans plus tard, commémoraison. Ce sera les larmes de N.-D. de Pitié, ainsi que doit pleurer la Vierge sur les corps tués, dans nos pseudo-raisons de justice.

Narbekange, nom francique qu'on n'a jamais cherché à franciser. Nom qui demeure comme une île à cent kilomètres de la ligne des **Kange**, des dénominations des langages germaniques. Il fallait bien une raison de mémoire pour qu'il en fut ainsi. Et si un jour on pouvait exhumers les preuves qui transformeraient l'hypothèse en histoire, ce serait un bonheur pour la mémoire et la toponymie.

A. Vaillant

In memoriam

Lecteurs d'Etudes Toulaises et auditeurs des conférences du Cercle d'Etudes Locales du Toulouais ont appris, avec peine, le décès de Monsieur le Chanoine André VAILLANT, le 26 février 1998. Ce prêtre, originaire de Bulligny, a, successivement, exercé son ministère sacerdotal dans l'agglomération nancéienne, en Afrique Noire, puis, de nouveau, à Nancy et, ainsi qu'il le faisait malicieusement observer, bien que d'origine vigneronne et rurale, il fut, depuis son ordination, toujours un prêtre urbain.

Plein de dynamisme et d'esprit curieux, malgré les importantes charges de son ministère, il s'intéressa aux problèmes historiques et linguistiques. L'importance des découvertes qu'il fit, en ce dernier domaine, s'explique par les comparaisons qu'il eut l'opportunité de faire entre les divers parlers auquel il fut confronté. Dans son enfance, à Bulligny, il eut l'occasion d'entendre, outre le français

que nous parlons tous, le patois lorrain roman que connaissaient les anciens, ses grands-parents et leurs contemporains. Ses études classiques, au séminaire, le mirent en contact avec le latin et le grec, sa vie missionnaire, en Afrique Noire, avec les idiomes de ce continent. Et ce qu'il a pu observer, ce sont les déformations linguistiques faites par des gens placés au contact des diverses langues; ils « écorchent », sans aucune malveillance, celle de leurs interlocuteurs. Il a pu, ainsi, retrouver, lorsqu'il fit l'étude des microtoponymes de la région de Bulligny, la persistance de noms de lieux descriptifs en langue celtique, véhiculés oralement jusqu'à nos jours et qui, actuellement, ont perdu leur intelligibilité.

Le fruit de ses recherches fit l'objet d'une conférence très suivie, le 9 janvier 1996, au Cercle d'Etudes, et d'un article dans le n° 80 des Etudes Toulaises.

M.H.